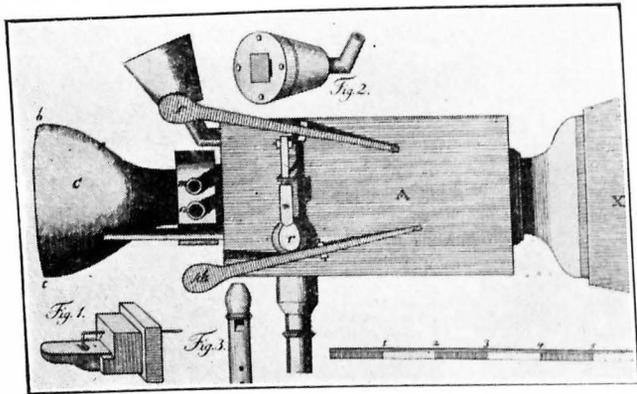


les ouvertures *m* et *n*, on obtient *m* ; si ces ouvertures sont closes, on a la lettre *p*. Si l'on agit sur le levier *s*, l'air se précipite dans un tronc de cône muni d'une petite fente et produit le son *s*. Le levier *p* dirige l'air sur une sorte de sifflet qui donne *f* et le levier *r* libère une petite broche qui, « dansant » sur l'anche du sifflet, produit un bruit de crécelle (dit

la légende explicative) qu'on peut assimiler à la lettre *r*.



Modèle 1790

Cet agencement est à la fois ingénieux, compliqué, puéril et rudimentaire ; en admettant l'intervention d'un opérateur habile et entraîné, on imagine difficilement qu'il ait été possible d'entendre *Je vous aime de tout mon cœur*, ou encore, en latin : *Leopoldus Secundus Romanorum Imperator-Semper Augustus*. Il est vrai que ces phrases étaient prononcées par la machine à clavier de 1778

que Kempelen décrit tout au long dans son livre ; mais puisque l'inventeur pensait alors qu'on pouvait la perfectionner, celle de 1790 devait fournir au moins les mêmes résultats ; ils semblent peu compatibles avec la manœuvre et les ressources de l'appareil.

Plus heureuse que les têtes parlantes de Mical, la machine de Kempelen a survécu et demeure la preuve palpable des tentatives qui précéderent d'un siècle la naissance du phonographe ; la photographie de cette relique, conservée au Musée de Munich, est donc presque émouvante : déjà le rêve séculaire des races méditerranéennes prenait corps, se concrétisait : Kratzenstein, Mical, Kempelen, tout en faisant fausse route, prouvaient la possibilité du miracle et le vœu de Diderot, pour prophétique qu'il fut, n'était plus une chimère.

A. MACHABEY.

---

## Lecture et Musique Mécanique

Il n'est pas accoutumé, à moins d'être doué d'une certaine dose de cynisme, de faire étalage de ses vices. Il en est un cependant dont on a point honte de s'en accuser et qu'on confesse même avec fierté, je veux parler de la lecture : « ce vice impuni la lecture » comme la nomme Valéry Larbaud.

J'y songeai, il y a quelques semaines, le soir où sur le conseil d'un ami je me suis mis à lire Sang réservé de Thomas Mann. A peine avais-je lu les dix premières pages que je me suis senti pris et transporté dans le monde de l'imagination, bien plus vaste, bien plus riche, comme on sait, que ce triste monde qui est celui de nos vies humaines.

L'extraordinaire puissance d'évocation de Mann, la vie fiévreuse et profonde de ses personnages, m'ont été un vin capiteux et fort. Ivresse ! Ivresse ! Comme il a raison Valéry Larbaud de dire que la lecture est un vice. Intoxiqués, hostiles aux réalités de nos existences quotidiennes, que dis-je hostiles, niant ces réalités, nous adonnons à notre mal et en savourons tous les délices et toutes les langueurs.

Mais plus encore : à ma lecture si enivrante j'ajoutai les sortilèges de la musique. Car lorsque j'arrivai à la fin wagnérienne de la nouvelle de Mann, pour mieux encore en pénétrer l'atmosphère, je mis sur mon phonographe le disque de la mort d'amour d'Iseult et je fermai les yeux.

Alors se fit la synthèse bouleversante de deux créations et je m'abandonnai au super-vice de la lecture et de la musique confondues, auquel Valéry Larbaud n'avait pas songé.



D'autres jours et ce sont des souvenirs qui remontent loin, n'avais-je pas pris cette habitude si douce de lire, alors qu'à côté de moi, au piano, on jouait les Ballades et les Nocturnes de Chopin ou bien cette Première Sonate de Beethoven, qui, lorsque je l'entends aujourd'hui, évoque en moi le parfum de l'enfance.

Quand les mains fines et blanches arrêtaient leur course sur le clavier, moi aussi, je devais m'arrêter de lire car c'était comme la fin d'une exaltation et d'une double joie.

Aujourd'hui grâce au phonographe je peux retrouver le « temps perdu » et m'abandonner à la passion de ces lectures musicales et de cette mystérieuse correspondance. Et je réalise à mon gré ce miracle : la synthèse du rythme visuel et du rythme auditif.

Ainsi se trouve vérifiée l'affirmation de Baudelaire.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité  
Vaste comme la nuit et comme la clarté  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.



Mais il existe encore un autre domaine, et c'est celui que je désire mettre en lumière aujourd'hui, où le phonographe rend d'inappréciables services à la lecture, domaine où il la fait plus féconde, et, disons davantage, la rend complète dans ce sens que plus rien ne nous en échappe : c'est le domaine de la biographie, la biographie musicale, si l'on peut dire, en songeant aux « vies » de musiciens illustres.

D'où m'est venue cette idée ? en lisant le remarquable ouvrage de Guy de Pourtalès sur Wagner.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner « cette histoire d'un artiste », d'en faire le procès, de rendre un verdict, ni d'exprimer son admiration sur le talent du biographe ; ce qui retiendra sim-

plement notre attention c'est un des à côtés de l'œuvre, mais singulièrement exaltant pour l'esprit et passionnant pour les amis du phono.

En suivant pas à pas la vie de Richard Wagner, nous assistons à la gestation puis à l'élaboration de son œuvre. Quand il compose Rienzi nous savons dans quelles circonstances cet opéra est né dans son cerveau et comment il en jaillit.

Toute la passion de « Tristan et Yseult » nous est plus perceptible, plus compréhensible et donc plus vraie, quand nous connaissons les circonstances de la naissance de l'œuvre, son climat, et quand nous voyons combien l'homme, le créateur, avec toutes ses grandeurs et toutes ses faiblesses est lié indissolublement à son œuvre.

Mais ce qui nous rend d'une admirable acuité cette connaissance, c'est la possibilité que nous avons désormais de placer sous l'aiguille le disque révélateur, qui au moment opportun sera pour le texte étudié d'un témoignage décisif.

« Le seul (1) de ses ouvrages (de Wagner) où il avouait reconnaître son passé — écrit Guy de Pourtalès — est l'Idylle de Tribschen, qu'il rebaptisa plus tard « Siegfried-Idyll ».

Ainsi lorsque nous lisons le paragraphe du livre consacré à cette idylle de Tribschen, existe-t-il un moyen de nous rendre plus vivant cet épisode de la vie de Wagner que d'arrêter quelques instants notre lecture et d'écouter le disque témoin. Rien de plus facile d'ailleurs puisque désormais, grâce au phonographe, tous les opéras, toutes les symphonies du monde sont là, à notre portée, soumis à notre impérieuse volonté.

Cependant l'Idylle de Tribschen n'est qu'un exemple et elles sont nombreuses les lectures que nous pouvons rendre plus fécondes par cette collaboration si précieuse de la musique mécanique. Et le désir me prend de relire tant de livres que je me rends compte maintenant n'avoir compris qu'à moitié, n'avoir qu'à moitié vidés de leur suc. Et je songe que dans bien d'autres cas encore le disque-témoin pourrait rendre d'énormes services ; ainsi pour les orateurs qui voudraient étudier la technique, la science de la parole des grands avocats, des grands hommes d'état...



Ce n'est pas la première fois que je m'efforce d'attirer l'attention sur le phono « précieux auxiliaire » et ce n'est pas la dernière fois, n'est-il pas vrai, qu'aujourd'hui il nous est donné de découvrir une nouvelle illustration musicale de la machine parlante. Et puisque au début de cet article j'ai pris le témoignage de Baudelaire, on me permettra, pour le terminer, de citer un autre poète, Guillaume Apollinaire, dont ces vers s'appliquent admirablement au phono et à ses multiples sortilèges et innombrables possibilités.

Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges domaines  
Ou le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir.

JACQUES NELS.

---

(1) Car — dit G. de Pourtalès — « Wagner niait qu'il y eût rapport congénital entre l'expérience d'un artiste et les créations de son esprit. Il prétendait n'avoir été poussé aux siennes que par une exigence de nature, non par désir de se revivre. »